

LES NOMADES ET LES VILLES⁽¹⁾

ORIGINE DE LA SEDENTARISATION ET DE L'URBANISATION DU PEUPLE TURC

A propos des Scythes, qui furent historiquement le « premier peuple de cavaliers », Hérodote rapporte : « Ils n'ont ni ville construite, ni place forte. Pour eux, tous archers-cavaliers, l'endroit où ils vont est leur maison. Ils n'ont pas de domicile fixe et, pour leur subsistance, dépendent des animaux domestiques et non de la culture. Leur seule demeure est leur roulotte ». D'autre part, Se-ma ts'ien note également à propos des *Hiong-nou* (Huns), qui furent historiquement les premiers nomades cavaliers de l'Asie orientale : « Ils se déplacent à la recherche de l'eau et de la verdure et n'ont ni ville forte, ni habitat permanent, ni agriculture ». A l'intérieur de l'ancien continent, non seulement sur les vastes steppes et les plateaux, mais aussi dans les prairies aux abords des déserts, les nomades vivaient en groupes composés d'un petit nombre de familles. Ils faisaient de la tente leur habitation et se déplaçaient séparément avec leurs animaux domestiques. Il n'est donc pas étonnant qu'ils ne construisirent pas de villes comme les peuples agriculteurs.

Toutefois, il serait exagéré de dire que les nomades ignoraient les techniques de construction. En effet, en dehors des tombes, il existait des camps et des maisons de bois et de terre sur les plateaux reculés de Mongolie au plus tard dès les II^e et III^e siècles avant J.-C., époque des *Hiong-nou*. Contrairement aux maisons qui révélèrent l'influence plus ou moins forte de l'architecture chinoise, du temps, les camps sont suffisamment caractéristiques : ils sont entourés de remparts et de fossés ; à l'intérieur, il existe plusieurs habitations, un terrain libre assez spacieux, — vraisemblablement pour installer des tentes et abriter des animaux, — et des caves qui devaient servir de grenier. En outre, il semble que furent construites à la même époque des places fortes de plus grandes dimensions à fonctions politiques et religieuses que les Chinois n'hésitèrent pas à nommer « ville » (*tch'eng*). Les documents écrits et archéologiques nous apprennent qu'il en était à peu près de même pour les Scythes, les Sarmates, successeurs de ces derniers en Russie du sud, — tous les deux iraniens, — les *Ou-suen*, — peuple turcophone ? —, établi à l'ouest des *Hiong-nou*, aux environs du lac *Issik-köl* au sein des *Tien-chan* (Monts célestes) et d'autres encore.

Cependant, quelle que fut leur grandeur, on ne peut penser que ces camps retranchés et ces places fortes eurent le caractère de ville. A la fin du I^{er} siècle avant J.-C., sur les abords du Talas, dans la région de *Sémirétchiyé*, le *chan-yü*

(1) Cet article, publié avec la courtoise autorisation de son auteur, reproduit le texte d'une communication faite lors du *XIV^e Congrès International des sciences historiques*, à San Francisco en août 1975. Nos vifs remerciements à tous ceux qui, soucieux de l'information des professeurs du secondaire, nous ont accordé cette liberté. (N.D.L.R.).

Tche-ki des *Hiong-nou* fit construire un château à triple remparts en utilisant chaque jour 500 hommes pendant deux ans. Ses dimensions devaient être importantes. Lorsque l'armée chinoise réduisit ce château, il est rapporté qu'il y eut plus de 1500 morts au combat, à commencer par le *chan-yü* lui-même, 145 prisonniers et, le nombre des soldats qui se rendirent dépassa 1000. Mais les Chinois ne considèrent pas ce château comme une ville forte. Les habitations n'y étaient pas resserrées. Ce n'était pas non plus un centre de commerce et d'artisanat. La place fortifiée, construite par le *chan-yü* dans un but seulement politique et militaire, ne pouvait pas être une ville au sens propre du mot.

Or, le philosophe historien arabe Ibn-Khaldoun écrit : « Campagne et désert (*badw*) sont les racines de la civilisation et les villes n'en sont qu'un sous-produit ». Il considère le territoire des agriculteurs et celui des nomades comme entier et reconnaît que dans l'évolution historique, il existe une continuité entre eux et les villes. Sur les étendues arides à l'ouest du massif central de l'Asie y compris le Pamir, d'une part le grand nombre d'oasis plus ou moins importantes où se développèrent agriculture, commerce et artisanat et d'autre part les territoires des nomades s'interpénétrèrent de sorte que les deux sociétés, agricole et nomade, s'entremêlèrent nécessairement. Dans ces conditions, des liens étroits entre les nomades et les villes n'ont jamais cessé d'exister. Cependant, le schéma de l'auteur arabe ne peut être valable pour l'Asie orientale où les territoires nordiques des nomades sont nettement séparés des territoires méridionaux des agriculteurs.

S'il en est ainsi, les villes qui prirent naissance au cours de l'histoire sur les territoires nordiques des nomades, s'étendant des plateaux de Mongolie à la plaine de la Russie du sud, ne peuvent qu'être dues à l'influence des sociétés agricoles du sud. Celle des Sogdiens, habitants iraniens de la Transoxiane (= *Sogd*), a été particulièrement importante ainsi que celle des habitants iraniens du bassin du Tarim et que celle des Iraniens de l'Iran proprement dite. Depuis l'effondrement de l'empire perse des Achéménides, elles furent presque toujours sous le joug de peuples étrangers, notamment de nomades, et subirent leur exploitation. Mais elles utilisèrent la puissance des nomades pour élargir leurs activités et établir un important réseau commercial. Ainsi, aux VI^e et VII^e siècles, à l'époque de l'empire des *T'ou-kioüe* (Turcs anciens) qui couvrait l'est et l'ouest de l'Altaï et menaçait la Chine aussi bien que la Perse, les Sogdiens accrurent leurs activités. Ils construisirent des colonies et des centres commerciaux non seulement le long de la « Route de la soie » mais aussi un peu partout dans l'empire des *T'ou-kioüe*. La création d'une nouvelle « Route de la soie », passant du nord de la chaîne des *Tien-chan*, en est le résultat. De fait, bien des villes établies sur cette voie, surtout celle de *Sémirétchiyé*, paraissent avoir été des colonies sogdiennes. La preuve en est que le pèlerin chinois Hiuan-tsang appelle « *Sogd* » la région qui s'étend du Talas jusqu'à Kesh au sud de Samarkand. Quoique les Sogdiens furent renommés pour leur génie commercial, d'après ce pèlerin, « la moitié de ce peuple était composée d'agriculteurs et l'autre de commerçants ». Ceci donne une idée de l'importance des émigrants agriculteurs au moins dans la région de *Sémirétchiyé* qui n'est pas tellement éloignée de leur terre d'origine.

Les Sogdiens pénétrèrent en grand nombre parmi les *T'ou-kioe*, même parmi les *T'ou-kioe* orientaux en Mongolie, et y exercèrent une influence importante, non seulement économique et politique, mais aussi culturelle, comme le démontre l'inscription de Bugut qui remonte au début du VII^e siècle, soit à la première période de l'empire des *T'ou-kioe*. Cette inscription, nouvellement retrouvée et déchiffrée par des savants soviétiques, est complètement rédigée en langue sogdienne, malgré qu'elle soit un monument commémoratif des *qaghan* turcs. Elle est donc remarquablement différente des inscriptions de l'Orkhon, rédigées en chinois et en turc (avec l'écriture *T'ou-kioe*, souvent appelée runique, mais sans doute d'origine sogdienne) qui datent de la deuxième période de cet empire (première moitié du VIII^e siècle). Il est fort probable que les Sogdiens, qui jouèrent un rôle si important dans l'empire des *T'ou-kioe* orientaux, formèrent des agglomérations propres ayant le caractère de villes sur les plateaux de Mongolie. Toutefois, ce n'est qu'à l'époque de l'empire des Turcs *Ouighours*, qui remplacèrent les *T'ou-kioe* en Mongolie et en partie les *T'ou-kioe* occidentaux en Asie centrale vers le milieu du VIII^e siècle, qu'on est en état d'attester l'apparition de villes en Mongolie.

Après la perte de leur terre d'origine suite à la conquête des Arabes musulmans dans la première moitié du VIII^e siècle, les Sogdiens renforcèrent leurs activités dans l'est. Lors de la guerre civile de *Ngan lou-chan* (755-763), les *Ouighours* aidèrent les armées des *T'ang* et, pour cette raison même, ils reçurent, avec leurs agents sogdiens, le privilège de circuler librement à l'intérieur de la Chine et de séjourner longuement dans les villes chinoises, dont Lo-yang. Ceci leur donna une occasion magnifique de savourer le charme de la vie urbaine en Chine. Le résultat en fut énorme. A part le problème religieux qui sera traité plus loin, il suffira de citer ici à titre exemplatif le fait que les *Ouighours* furent les premiers nomades à adopter la coutume de boire du thé, coutume alors peu répandue en Chine même. C'est sans doute ainsi que naît chez eux la tendance à l'urbanisation. Nous sommes à même de confirmer l'existence de certaines villes au sein de l'empire des *Ouighours* par les inscriptions de Kara-Balgasun, — rédigées en turc, en chinois et en sogdien, — et par des documents historiques de la première moitié du IX^e siècle. En dehors de plusieurs « résidences de princesses » (*kong-tchou-tch'en*) des *T'ang*, épouses de *qaghans*, on ne pourrait citer que *Ordu-baliq*, capitale des *qaghans* des *Ouighours* (l'actuelle Kara-Balgasun), *Bay-baliq* (Fou-kouei-tch'en) sur le Sélenga, et, si nécessaire, Balasagun ou Guz-orda au bord du Tchou au *Sémirétchiyé*. Si l'on en juge par les ruines d'*Ordu-baliq*, le lieu avait certes l'aspect d'une formation urbaine dont le centre était occupé par les palais et le temple de Mani. On sait que les constructions de *Bay-baliq* furent exécutées par des Sogdiens et des Chinois. Il doit en être de même pour *Ordu-baliq*.

Ainsi, les Turcs de l'époque pré-islamique commencèrent à se familiariser à la vie urbaine, et même à montrer une tendance à l'urbanisation, sous l'influence des peuples agricoles du sud, entre autres sogdien et chinois. Par là même, les *T'ou-kioe* occidentaux, par exemple, renforcèrent leur contrôle et leur domination sur les habitants urbains des oasis de l'Asie centrale. Cependant leur siège principal restait encore dans les régions des nomades du nord, à l'époque des *T'ou-kioe*. Quoiqu'on pense généralement qu'ils subirent

l'influence du zoroastrisme, du bouddhisme, du christianisme, etc. à travers leurs contacts avec les Sogdiens et les Chinois, — surtout avec les premiers, — on n'en trouve pas de preuve convaincante, sauf dans le *Sémirétchiyé*. Tout ce que l'on sait, d'après les documents chinois d'ailleurs confirmés par l'inscription de Bugut, c'est que *T'o-pa* (Taspar), *qaghan* (572-581) des *T'ou-kioe* orientaux, se convertit au bouddhisme après avoir suivi l'enseignement d'un moine chinois et voulut construire un temple bouddhique dans son pays. Toutefois, de tels contacts furent sans doute passagers et restreints et la religion des *T'ou-kioe* resta toujours, semble-t-il, ce qu'on appelle en gros le chamanisme, commun aux peuples nomades de l'Altai.

Quoiqu'il en soit, d'après l'inscription de Kara-balgasun, le *qaghan* des *Ouighours* se convertit en 763 au manichéisme, pendant son séjour à Lo-yang, et, lorsqu'il rentra en Mongolie, il ramena des prêcheurs manichéens. A partir de ce moment-là, cette religion se répandit parmi les *Ouighours* au point de devenir leur religion nationale. Cela a été un phénomène d'évolution vers l'urbanisation, comme le démontre la constitution de leur capitale *Ordu-baliq*. Au milieu du IX^e siècle, la plupart des *Ouighours* émigrèrent vers l'ouest après l'écroulement de leur empire et s'établirent non seulement en territoires nomades mais aussi dans les oasis de l'Asie centrale de sorte que ces régions, entre autres le bassin du Tarim, subirent rapidement l'influence turque. Pour la formation du Turkistan, on peut avancer d'autres causes encore. Mais il est impossible de fermer les yeux sur l'orientation vers la sédentarisation, ou plutôt vers l'urbanisation, qu'on est en état de constater parmi les *Ouighours* dès avant la chute de leur empire.

Toutes les grandes religions sont nées dans les villes. La propagation d'une religion ne peut certes pas constituer la cause essentielle du phénomène d'urbanisation des nomades. Mais il n'en est pas moins certain qu'il existe une corrélation entre le facteur religieux et l'apparition des villes sur les terrains des nomades, comme en témoigne la construction de *Ordu-baliq*. On a bien raison de se demander comment.

Le nestorianisme était assez largement répandu parmi les tribus turco-mongoles au temps de Gengis khan et des édifices religieux tels que des églises, des chapelles et des tombeaux furent construits à Oronsum, centre des *Ongut*, en Mongolie intérieure alors que de telles constructions n'existaient pas chez les autres tribus chamanistes. Si l'on établit un monastère ou un séminaire dépendant de l'église et si l'on ouvre un marché aux jours de fête sur la place devant l'église, alors cette agglomération prend déjà le caractère d'une ville. La conversion au lamaïsme des Mongols et des Kalmouks aux X^e et XVII^e siècles et la construction des temples lamaïstes en Mongolie et en Dzoungarie ont en effet joué un tel rôle. Dans les monastères habitaient de nombreux lamas ; des serfs cultivaient la terre des temples et des artisans s'occupaient des travaux de construction. Les pèlerins lamaïstes et les lamas fourmillaient aux marchés qui s'ouvraient devant les temples. Ces agglomérations pouvaient être de véritables villes. De fait, les envoyés russes les appellent « villes » (*gorod*).

Ibn-Khaldoun qui a écrit, comme on l'a vu plus haut, « Campagne et désert sont les racines de la civilisation et les villes en sont le sous-produit »,

estime fortement les caractères propres aux nomades, tels que la franchise, le courage et le sens de la communauté. Mais, d'un autre côté, il traite ces derniers de « barbares » et pense qu'après avoir connu la vie urbaine, ces barbares aspirent à habiter dans les villes même si celles-ci sont pleines d'éléments de corruption, car c'est une nécessité historique. Cependant, cette observation ne sera correcte que pour les peuples nomades de l'Asie occidentale et l'Afrique du nord, où existe la continuité entre la vie nomade et la vie urbaine, et non pour l'Asie orientale. Ainsi, les Mongols Gengiskhanides, qui réussirent à conquérir pour la première fois, comme nomades, l'étendue entière de la Chine, agirent tout à fait à leur manière. D'après Ibn-Khaldoun, « Là où est la lance se trouve la nourriture. S'ils acquirent le pouvoir suprême, ils s'adonnent totalement au pillage ». Malgré cela, ils ne parvinrent pas à s'installer définitivement en Chine. Après l'effondrement des *Yuan*, ils regagnèrent les plateaux de Mongolie, leurs terres d'origine, et retournèrent à la vie traditionnelle des nomades en dépit des aléas de ce retour en arrière. Il s'agit d'un cas très différent de celui des Tchagataïdes de l'Asie centrale et de celui des Ilkhanides de l'Iran, — mis à part les descendants de la Horde d'or de la Russie du sud, — qui continuèrent toujours à nomadiser. Dans les pays qui avaient subi la pénétration des peuples turcs, dont le fondement culturel était commun à celui des Mongols, ces derniers auraient abandonné assez facilement leurs caractères nomades au cours de la période de « turquisation ».

Une partie des *Ouighours*, émigrés vers l'ouest, s'établit à *Bish-baliq* et à *Khotcho* (respectivement Pei-ting et Kao-tchang) aux pieds nord et sud des *Tien-chan* orientaux. Ils conquièrent ensuite les oasis de la partie nord du bassin du Tarim, Koutcha y compris, ce que le regretté professeur T. Abe appelle « le Royaume des Ouighours d'ouest ». Selon lui, le domaine de ce royaume s'étendit au-delà du *Sémirétchiyé* jusqu'à *Màvârâ'n-nabr* (Transoxiane ou bien *Sogd*). Les *Ouighours* qui pratiquaient le manichéisme et montraient une tendance à la sédentarisation et à l'urbanisation, déjà quand ils étaient en Mongolie, se sédentarisèrent rapidement après leur émigration. La conséquence en fut que les habitants ariens ou iraniens, fixés depuis l'antiquité dans les oasis de l'Asie centrale, subirent une influence turque, ethnique et plus encore linguistique, ce qui donna lieu à la formation du Turkistan où « Pays des Turcs » (oriental ou chinois). En revanche, les *Ouighours* eux-mêmes, au contact de la culture des autochtones, en vinrent à adopter le nestorianisme et le bouddhisme, aux dépens du manichéisme.

Entre-temps, vers le milieu du Xe siècle, la première dynastie turque musulmane de l'Asie centrale prit naissance avec deux centres de gravité : Balasagun au *Sémirétchiyé* et Kashgar dans le bassin du Tarim. C'est ce qui est connu sous le nom des Kara-khanides ou des Ilek-khanides. Si l'on accepte l'opinion du professeur Abe, l'origine de cette dynastie doit être attribuée aux *Ouighours*. Même si l'on ne partage pas son opinion, puisqu'on sait qu'un détachement d'*Ouighours* s'avança jusqu'au *Sémirétchiyé*, il n'y a pas de grande difficulté à reconnaître l'origine *Ouighour* des Kara-khanides. Le fait que, à part le vocabulaire, on ne voit pas de différence entre la langue *Ouighour* et celle des Turcs Kara-khanides vient appuyer l'hypothèse concernant l'origine *Ouighour* des Kara-khanides que le professeur Abe a essayé de soutenir le plus

énergiquement. Simplement, étant donné que la sédentarisation ou l'urbanisation des *Ouighours* aurait pu motiver le même mouvement parmi d'autres tribus turques nomades, on n'est pas en état de nier résolument l'opinion selon laquelle les Kara-khanides auraient pu être d'origine mixte. Il est très probable que, même si la famille royale fut issue des *Ouighours*, les classes supérieures comprenaient divers éléments turcs. Sans aller plus loin, revenons au rôle des Turcs Kara-khanides.

Les Turcs Kara-Khanides qui étendirent au cours du XI^e siècle leur domaine dans le bassin du Tarim au détriment des *Ouighours* païens et qui déterminèrent la formation du Turkistan oriental, occupèrent à la fin du Xe siècle *Mâvârâ'n-nabr*, profitant de l'affaiblissement des Sassanides, dynastie iranienne musulmane de cette région. Celle-ci, interdite aux Turcs païens depuis la conquête des Arabes musulmans, fut alors grande ouverte à la poussée des Turcs convertis à l'Islam et, avec la venue par vagues successives des Turcs *Oghuz* (Turcomans), le Turkistan occidental se forma. Et les tribus *Oghuz* qui firent de cette région leur lieu de passage, en particulier les Turcs Seljukides et les Ottomans, émigrèrent les uns après les autres vers le sud-ouest, autour du centre du monde musulman. De là l'augmentation visible des éléments turcs à l'intérieur du monde musulman et la turquisation, aussi bien que l'islamisation presque complète de l'Asie mineure.

On peut ainsi présumer qu'il existait un rapport étroit entre la sédentarisation ou l'urbanisation des Turcs nomades et l'Islam. V.V. Bartold, éminent savant soviétique, est d'avis que l'islamisation des Turcs nomades serait moins liée aux « guerres saintes » (*jihad* ou *gazat*) qu'aux activités commerciales des marchands musulmans de *Mâvârâ'n-nabr*, héritiers incontestés des Sogdiens préislamiques ; ensuite, il estime que le prosélytisme des mystiques musulmans, en particulier celui des Soufis ou des derviches, est étroitement lié aux causes précédentes et il attribue enfin un rôle important d'une part au charme de l'Islam qui représentait sans doute la plus haute civilisation aux yeux des Turcs nomades et d'autre part aux villes musulmanes qui incarnaient cette civilisation. Si l'on comprend bien le caractère urbain de l'Islam, on ne pourra pas ne pas tomber d'accord avec cet illustre savant.

On appelle souvent l'Islam la « religion du désert ». Mais c'est évidemment une appellation erronée. En plus du fait que l'Islam a pris naissance dans les « villes saintes », les premiers croyants qui soutinrent véritablement le Prophète étaient des habitants des villes. Les nomades arabes (bédouins) se rangèrent seulement du côté du camp le plus avantageux. A la période de la grande conquête, les nomades arabes s'engagèrent dans les armées musulmanes en vue de se procurer du butin. C'est là leur caractère essentiel. L'Islam, qui attache plus d'importance aux comportements usuels de la communauté qu'à la foi personnelle et à l'établissement de l'organisation politique qu'au salut des âmes, est pratiqué très rigoureusement dans les villes, moins dans les campagnes et moins encore parmi les nomades. Cela suffit à prouver que l'Islam est une religion entièrement urbaine.

Il est peu probable que cette analyse soit généralement acceptée par les Arabes. Mais Ibn-Khaldoun fait la distinction entre la « civilisation » (*umran*)

et la « culture » (*hadara*) particulière aux villes. La première signifie originellement « terre cultivable », « population », etc., et la deuxième « vie dans la ville ». Or, en langue turque ottomane, on se sert du mot *medeniyet* pour la civilisation et de celui de *kültür* pour la culture, depuis la première moitié du XIXe siècle. Le mot *medeniyet* (en arabe *madaniyat*) provient de la même racine que *madinat* (ville) et son sens est à peu près identique à celui de *hadara* mentionné plus haut. Il faut comprendre que ce fait linguistique reflète la conception traditionnelle des Turcs nomades qui considèrent la ville comme le centre de la civilisation. Les Turcs, qui ne possédaient pas de mot pour désigner la « civilisation raffinée de la ville », bref la « culture », empruntèrent le terme au français. Ce qui montre qu'au début ils vivaient, à la différence des Arabes, dans des territoires tout à fait isolés des villes.

On suppose difficilement que les Turcs nomades, qui considéraient les cultivateurs comme des esclaves, s'engagèrent volontiers dans l'agriculture, même quand ils vinrent s'établir dans les territoires agricoles de l'Asie centrale et occidentale. Tant qu'ils le purent, ils conservèrent la vie de nomade. Mais lorsqu'ils se firent conquérants, les Turcs, et notamment les membres des classes supérieures, s'urbanisèrent assez facilement. Pour se procurer des profits terrestres et être en même temps des musulmans dévoués, ils ne demandèrent pas mieux que de s'installer dans les villes. Les Ottomans, qui auraient perfectionné, — dit-on, — le système politique de l'Etat islamique, attachèrent de l'importance à l'administration urbaine, à la construction de *cami* (mosquées), de *medrese* (écoles), de *haman* (bains publics), de *hastane* (hôpitaux), de *kervan-sarai* (caravansérails), etc. qui formaient ensemble une « communauté de mosquée » (*külliyé*) à fonctions religieuses et sociales. Là, on est à même de voir que leur urbanisation n'était autre chose que leur réelle islamisation. L'existence des villes musulmanes favorisa la conversion et la sédentarisation des Turcs nomades. Ce peuple devenu fidèle, croyant à l'Islam, rendit à son tour un grand service à la civilisation musulmane en construisant des villes et des « communautés de mosquées » dans les villes.

Akira HANEDA,
Japon.